

## Écrivains dans la Résistance en France

Cécile VAST, docteur en histoire, chercheur associé au LARHRA (CNRS)

« Je ne désire pas publier dans une revue les poèmes que je t'envoie. [...] Ils resteront longtemps inédits, aussi longtemps qu'il ne se sera pas produit quelque chose qui retournera entièrement l'innommable situation dans laquelle nous sommes plongés<sup>1</sup>. » Le refus de la publication, explicité ici par René Char dans une lettre de 1941, souligne avec acuité le caractère inédit d'une situation qui transforme les conditions et les fonctions de l'écriture. Sous l'occupation allemande, écrire et publier, vivre de son métier d'écrivain, ces activités perdent l'essentiel du sens qu'elles prenaient en temps de paix. Ce n'est d'ailleurs pas comme écrivain que René Char choisit l'engagement résistant. Responsable du Service des atterrissages et des parachutages (SAP) dans le département des Alpes-de-Haute-Provence, il agit en dehors des cercles littéraires<sup>2</sup>. L'expérience de la Résistance marque pourtant profondément son écriture et inspire son œuvre poétique.

Ce paradoxe n'est qu'une apparence. Le contexte de la guerre et de l'Occupation recompose les attitudes et bouleverse le rapport à l'écriture. Il oblige également l'historien à préciser une terminologie qui semble aller de soi. Le sujet des écrivains dans la Résistance est immense et peut entraîner dans de multiples directions. Le chemin le plus raisonnable serait de décrire les raisons, les logiques et les parcours d'écrivains engagés dans la Résistance. On pourrait ainsi reprendre, mais en moins bien, ce qui a déjà été largement étudié par ailleurs<sup>3</sup>. D'autres questions affluent cependant, et recourent les études consacrées aux engagements résistants de groupes socio-professionnels ou culturels<sup>4</sup>. Ainsi, en reprenant la distinction proposée par Étienne Fouilloux entre « chrétiens dans la Résistance » et « résistants chrétiens<sup>5</sup> », pourquoi ne pas différencier les *écrivains résistants*, qui mettent leur métier et leur plume au service de la Résistance (François Mauriac, Louis Aragon, Albert Camus), et les *écrivains dans la Résistance*, qui ne s'engagent pas forcément en tant qu'écrivain même s'ils continuent à écrire par ailleurs (René Char, Jean Prévest, André Malraux). Ajoutons une dernière catégorie possible, celle des *écrivains de la Résistance*. Elle apparaît avec l'expérience de la Résistance, désigne ceux qui tentent d'en exprimer la singularité, et se combine parfois avec les deux premières catégories. François Mauriac et René Char sont aussi, chacun à leur manière, des écrivains *de* la Résistance. Des auteurs quasiment inconnus

---

<sup>1</sup> René CHAR, Billets à Francis Curel (1941) in *Recherche de la base et du sommet*, Gallimard, 1955, p. 12.

<sup>2</sup> Jean-Marie GUILLON, « René Char » in François Marcot (dir.), *Dictionnaire historique de la Résistance*, Robert Laffont, 2006, p. 388.

<sup>3</sup> Nous pensons en particulier aux travaux de Gisèle Sapiro et d'Anne Simonin. Voir Gisèle SAPIRO, *La guerre des écrivains, 1940-1953*, Fayard, 1999 et Anne SIMONIN, *Les Éditions de Minuit. Le devoir d'insoumission (1942-1955)*, Institut Mémoires de l'Édition Contemporaine, 1994.

<sup>4</sup> Sur cette approche sociologique voir François MARCOT, « Pour une histoire sociale (et culturelle) de la Résistance » in *Dictionnaire historique de la Résistance*, *op. cit.*, p. 813-818 ainsi que Jacqueline SAINCLIVIER et Christian BOUGEARD (dir.), *La Résistance et les Français. Enjeux stratégiques et environnement social*, Presses Universitaires de Rennes, 1995.

<sup>5</sup> Étienne FOUILLOUX, « La Résistance spirituelle : approche comparée » in *La Résistance et les Français. Enjeux stratégiques et environnement social*, *op. cit.*, p. 75. Les « résistants chrétiens » s'engagent au nom des principes chrétiens, tandis que les « chrétiens dans la Résistance » ne conditionnent pas systématiquement leur entrée en résistance au respect des valeurs du christianisme, même s'ils leur restent attachés.

se sont révélé être de véritables écrivains *de* la Résistance : Jean Bruller, alias *Vercors*, Claude Aveline, etc.

Ces précisions voudraient souligner la difficulté d'un sujet pour lequel le risque est grand de se laisser enfermer dans une description des actions, rôles et activités de résistance des écrivains. Le propos qui suit ne propose donc ni une histoire de la littérature clandestine<sup>6</sup>, ni une histoire des institutions littéraires clandestines, ni même une reconstitution des parcours d'écrivains en résistance. Il tente plus simplement de suivre, de manière expérimentale, la démarche adoptée par Pierre Laborie à propos d'André Malraux : non pas restituer la résistance de quelques écrivains, et confronter les récits avec la réalité, mais comprendre le sens qu'ils ont donné, dans leurs écrits, à l'expérience de la Résistance<sup>7</sup>.

De 1940 à 1944, la Résistance se construit et s'adapte aux évolutions de l'Occupation et de la guerre. La résistance de présence et de témoignage des années 1940 et 1941 se distingue nettement de la lutte armée de l'été 1944. Les écrits clandestins participent également de ce processus. L'écart chronologique est parfois considérable entre le moment de l'écriture, avec son contexte spécifique, le moment de la publication, et le moment de la réception de l'œuvre. Dans une période dense, où le temps se comprime et s'accélère à l'extrême, le sens des mots et les catégories utilisées peuvent rapidement se transformer, se modifier et perdre leur signification originelle. Il en va de même pour les fonctions de l'écrivain comme pour celles de l'écriture.

Sans prétendre épuiser le sujet, sans certitudes tranchées, en proposant quelques pistes de réflexion, deux aspects seront développés. Du côté des écrivains, il faudra d'abord essayer de saisir dans leur diversité les choix et les conduites qui soutiennent les engagements résistants. Nous tâcherons alors d'explorer les fonctions, le statut et le sens de l'écriture littéraire clandestine dans la perception, la construction et l'appréhension du phénomène de la Résistance.

## **À la recherche de l'écrivain résistant**

Comme le reste de la population, les gens de lettres n'échappent pas aux recompositions socio-culturelles de la guerre. Confrontés aux contraintes d'un régime autoritaire adossé à une occupation qui ne cesse de s'aggraver, ils adaptent leurs comportements. Difficile en effet de fixer et de classer des attitudes dont la signification et la portée évoluent dans le temps. Un petit effort de définition est cependant nécessaire, tant l'emporte l'impression de flou lorsqu'il s'agit d'appréhender la « Résistance intellectuelle ». Elle domine par exemple les études de Pierre Seghers et James Steel. Dans ces deux ouvrages, les limites demeurent en effet assez imprécises, mal élucidées, entre parution légale et littérature de « contrebande » —deux activités qui ont parfois recours au langage codé— et ce qui relève de la clandestinité et de l'illégalité.

### **Résister et écrire, écrire et résister**

---

<sup>6</sup> Pierre SEGHERS, *La Résistance et ses poètes : France, 1940-1945*, Seghers, 2004 et James STEEL, *Littératures de l'ombre*, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1991.

<sup>7</sup> Pierre LABORIE, « André Malraux et l'expérience de la Résistance » in *Les Français des années troubles. De la guerre d'Espagne à la Libération*, Seuil (coll. Points-Histoire), 2001, p. 81-98 : « Cette contribution devait porter sur le rôle et l'action d'André Malraux dans la Résistance, sur les traces qu'il avait choisi de laisser » (p. 81)

Les multiples obstacles du temps, les quelques marges de liberté, les petites failles, les « stratégies de contournement », de « nécessité<sup>8</sup> » ou les « adaptations contraintes<sup>9</sup> » conditionnent tout un panel de conduites complexes, parfois doubles. Dans le milieu intellectuel, à quelques exceptions notables — ainsi de René Char, de Jean Prévest ou de Jean Cavaillès — les frontières sont parfois extrêmement ténues entre activités de résistance et activités littéraires autorisées. Le cas de Jean Paulhan est sans aucun doute le plus symptomatique de cette ambivalence : tout en maintenant durant la période de l'Occupation des relations constantes avec des collaborateurs notoires (Drieu la Rochelle), il participe à la confection clandestine du bulletin *Résistance* diffusé par le « réseau » du Musée de l'Homme<sup>10</sup>.

Sans forcément atteindre l'exhaustivité d'une typologie satisfaisante, plusieurs cas de figure coexistent. Aux limites poreuses et imbriquées entre résistance et métier d'écriture, quatre types d'écrivains se distinguent : ceux qui continuent à publier légalement tout en agissant clandestinement, dans le cadre ou en dehors de leur champ professionnel (François Mauriac, Jean Paulhan, Albert Camus) ; ceux qui choisissent de ne pas publier mais qui ne participent pas forcément à une action de résistance, en dépit d'une certaine proximité avec la Résistance (Jean Guéhenno) ; ceux qui décident de ne pas publier et qui s'engagent dans des actions de résistance souvent éloignées du champ littéraire (René Char, Jean Prévest) ; parmi les résistants, ceux qui se font écrivains de la Résistance et qui en deviennent en quelque sorte les aèdes (Pierre Brossolette, Alban Vistel, Vercors).

Parmi ces comportements souvent entremêlés, l'analyse de deux conduites plus tranchées devrait aider à mieux cerner ce qui caractérise un « écrivain résistant ». Sans se contredire, en s'interpénétrant parfois, le choix du silence et le choix de l'action témoignent l'un et l'autre d'une présence, voire d'une volonté de résistance.

## Le choix du silence

Pour Jean Guéhenno, le silence est un choix moral revendiqué qui se traduit par le refus de toute publication légale. C'est aussi la décision prise par Vercors et par René Char. Il est conçu comme un refuge obstiné, comme une fierté, comme une réponse au bruit assourdissant du mensonge. Dans son *Journal des années noires*, dont quelques extraits sont publiés clandestinement aux éditions de Minuit en 1944 sous le titre *Dans la prison*, Jean Guéhenno s'attarde sur un terme inventé par Voltaire, « homme de lettres ». En s'inspirant du philosophe des Lumières, il donne à cette expression un sens nouveau, remodelé par la guerre et l'Occupation :

« Voltaire forma cette expression : homme de lettres, pour désigner une nouvelle charge et un nouvel honneur. [...] On est libre ou esclave à la mesure de son âme. Un homme de lettres véritable n'est pas un fournisseur de menus plaisirs. [...] Il ne peut se sentir libre quand deux millions de ses compatriotes sont autant d'otages dans les prisons d'un vainqueur, quand quarante millions d'hommes autour de lui *ne savent que*

---

<sup>8</sup> Pierre LABORIE, « Qu'est-ce que la Résistance » in *Dictionnaire historique de la Résistance*, op. cit., p. 29-38.

<sup>9</sup> François MARCOT, « Les résistants dans leur temps » in *Dictionnaire historique de la Résistance*, op. cit., p. 38-46.

<sup>10</sup> Relation qui d'ailleurs le sauvera...

*par le silence et la ruse ce qui leur reste de dignité*<sup>11</sup>. »

Le silence est une dignité et l'on retrouve cette même attitude intransigeante, ce même dégoût du déshonneur, ce même rejet de la résignation chez René Char :

« Mes raisons me sont dictées en partie par l'assez incroyable et détestable exhibitionnisme dont font preuve depuis le mois de juin 1940 trop d'intellectuels parmi ceux dont le nom jadis était précédé ou suivi d'un prestige bienfaisant, d'une assurance de solidité quand viendrait l'épreuve qu'il n'était pas difficile de prévoir... On peut être un agité, un déprimé ou moralement un instable, et tenir à son honneur ! Faut-il les énumérer ? Ce serait trop pénible. [...] Certes, il faut écrire des poèmes, *tracer avec de l'encre silencieuse* la fureur et les sanglots de notre humeur mortelle, mais tout ne doit pas se borner là. Ce serait dérisoirement insuffisant. Je te recommande la prudence, la distance. Méfie-toi des fourmis satisfaites. Prends garde à ceux qui s'affirment rassurés parce qu'ils pactisent. Ce n'est pas toujours facile d'être intelligent et *muet*, contenu et révolté. Tu le sais mieux que personne. Regarde, en attendant, tourner les dernières roues sur la Sorgue. Mesure la longueur chantante de leur mousse. Calcule la résistance délabrée de leurs planches. Confie-toi à *voix basse* aux eaux sauvages que nous aimons. Ainsi tu seras préparé à la brutalité, notre brutalité qui va commencer à s'afficher hardiment. Est-ce la porte de notre fin obscure, demandais-tu ? Non. Nous sommes dans l'inconcevable, mais avec des repères éblouissants<sup>12</sup>. »

René Char écrit ces mots d'espoir et de résistance en 1941, à un moment où le silence seul ne suffit peut-être plus à exprimer le refus, où il peut paraître un rien dérisoire. Ce choix radical du silence est critiqué pour d'autres raisons. D'aucuns croient au langage codé de la littérature de « contrebande » (Louis Aragon), aux paroles à double sens, à la connivence, aux sous-entendus, et voient dans la publication légale une forme de présence, un moyen de contourner la censure et de détourner le sens des textes édités dans les revues autorisées. C'est l'option que dit avoir adoptée Emmanuel Mounier lorsqu'il décide de faire reparaître *Esprit* et qu'il en obtient l'autorisation de Vichy<sup>13</sup>. Un peu à l'image des œuvres caritatives dans les camps d'internement, qui acceptent d'intervenir dans un cadre légal tout en exploitant les failles<sup>14</sup>, on atteint là les marges objectives et conceptuelles de l'action de résistance.

## **Le choix de l'action**

Dans l'action, trois critères discriminants peuvent permettre de définir un « écrivain résistant » : si l'on agit en tant qu'écrivain, dans le cadre d'une activité littéraire, le refus de publier légalement ; la publication clandestine de textes littéraires ; en dehors du champ littéraire, l'engagement dans d'autres formes d'action (réseaux de renseignements, maquis, sabotages, par exemple). Les apports récents de l'historiographie de la Résistance ont souligné la nécessité d'éviter tout cloisonnement, toute définition catégorielle, toute

---

<sup>11</sup> Novembre 1940. Jean GUEHENNO [*Cévennes*], *Dans la prison*, Éditions de Minuit, 1944, p. 42-43. Nous soulignons.

<sup>12</sup> Billets à Francis Curel (1941) in *Recherche de la base et du sommet*, *op. cit.*, p. 12-13. Nous soulignons.

<sup>13</sup> Pierre LABORIE, « *Esprit* en 1940 : usages de la défaite » in *Les Français des années troubles*, *op. cit.*, p. 119-142.

<sup>14</sup> Denis PESCHANSKI, *La France des camps. L'internement (1938-1946)*, Gallimard, 2002.

séparation artificielle entre divers types d'action. Le phénomène, mouvant et multiforme, se construit dans le temps. Il se caractérise par le tâtonnement, l'invention et une grande porosité entre les différentes actions, en particulier à ses débuts. La thèse que Julien Blanc a consacrée au « réseau du Musée de l'Homme » le montre bien ; entre l'été 1940 et l'été 1941, cette « nébuleuse » mêle tous azimuts contre-propagande, renseignements, évasions sans que ces actions ne soient perçues comme contradictoires<sup>15</sup>, y compris chez des gens de lettres comme Claude Aveline, Jean Paulhan ou Jean Cassou. Plus généralement, la nature changeante et la chronologie du phénomène font qu'il est difficile de délimiter de manière figée, et parfois les opposer, une « résistance intellectuelle », une « résistance littéraire » ou une « résistance armée<sup>16</sup> ». Les engagements suivent également l'évolution propre de la Résistance. Leurs logiques peuvent échapper à la limpidité des trajectoires sociales, et s'adapter plus directement aux circonstances ou aux opportunités.

## Du côté de l'écriture : l'expérience de la Résistance

Cette difficulté à circonscrire une résistance spécifique aux écrivains, qui ne se limite pas au cadre institutionnel et reconnu du Comité national des écrivains, recoupe des interrogations plus larges sur les fonctions de l'écriture résistante. La Résistance suscite ses propres « écrivains » et invente sa propre langue. Informative, parole de vérité, indissociable de l'action, l'écriture dit le sens d'un événement. Au fil du temps, dans une perception changeante, l'expérience de la Résistance devient aussi une matière littéraire. Des écrivains transcendent à travers la littérature de menus gestes de dignité et de refus. Des résistants utilisent le registre de la fiction, du roman et de la poésie pour exprimer la part de singularité de leur engagement.

### Écrits de résistance

Le choix des quelques écrits étudiés ici n'est ni exhaustif ni absolument représentatif. Plutôt impressionniste, il porte essentiellement sur un petit corpus formé de courtes nouvelles et de poèmes. Ces écrits relèvent tous d'une action de résistance, qu'ils aient été publiés clandestinement — pour la plupart aux Éditions de Minuit —, ou rédigés dans un temps qui entoure et accompagne l'action.

À partir de l'automne 1942, les Éditions de Minuit éditent clandestinement toute une série de nouvelles et romans inédits<sup>17</sup>. Aux plus connus, *Le silence de la mer* de Vercors (automne 1942) et *Le Cahier noir* de François Mauriac (août 1943), s'ajouteront ici *Le temps mort* de Claude Aveline (juin 1944), *Dans la prison* de Jean Guéhenno (août 1944) ainsi que *Les contes d'Auxois* d'Édith Thomas (décembre 1943). Leur sujet principal n'est pas la Résistance en tant que telle, mais le récit de vies, de gestes et d'attitudes qui témoignent de comportements de refus et de dignité. Des poèmes de Pierre Emmanuel extraits des recueils clandestins *Combats avec tes défenseurs* et *La liberté guide nos pas*, et les *Feuillets d'Hypnos* de René Char complètent ce corpus.

---

<sup>15</sup> Julien BLANC, *Du côté du Musée de l'Homme. Les débuts de la Résistance en zone occupée (été 1940-été 1941)*, thèse de doctorat, Université de Lyon 2, décembre 2008. Publiée sous le titre : *Au commencement de la Résistance. Du côté du Musée de l'Homme. 1940-1941*, Seuil, 2010.

<sup>16</sup> Voir Gisèle SAPIRO, *La guerre des écrivains : 1940-1953*, Fayard, 1999 ou Fabienne FÉDÉRINI, *Écrire ou combattre : des intellectuels prennent les armes (1942-1944)*, La Découverte, 2006.

<sup>17</sup> Voir Anne SIMONIN, *op. cit.*, p. 101.

Composé de saynètes ayant pour décor principal la prison, et pour thème central l'emprisonnement, *Le temps mort* de Claude Aveline [Minervois] est un livre en forme de message plus particulièrement adressé à Agnès Humbert<sup>18</sup>. Il y raconte les étapes d'un parcours de résistance qui mènent l'héroïne de son livre à l'enfermement : vérification des papiers, arrestation, interrogatoire, angoisse et incertitude sur son sort, inconnu de la déportation.

Édité juste avant la Libération, *Dans la prison* rassemble quelques extraits, alors jugés significatifs par les Éditions de Minuit, du journal personnel de Jean Guéhenno [Cévennes]. Ce texte sera intégralement publié en 1947 sous le titre de *Journal des années noires*.

Proche du parti communiste français, Édith Thomas écrit sous le pseudonyme d'*Auxois* une série de petits contes « transcrits du réel ». Les *Contes d'Auxois* paraissent en décembre 1943 ; ils dépeignent des scènes d'occupation plus ou moins tragiques, de la vie quotidienne aux actes de résistance.

Avec *Le Cahier noir*, l'écrivain François Mauriac [Forez] se fait moraliste ; ce petit essai très court, qui n'utilise le mot « Résistance » qu'une seule fois, dénonce en août 1943 la répression et les exactions du nazisme.

Rédigés dans la clandestinité entre 1943 et 1944, les *Feuillets d'Hypnos* ont été publiés après la Libération en 1946. Appelé « fragments » par René Char [Alexandre], ce recueil composite de poèmes en prose, de méditations et de récits d'action mêle divers registres d'écriture. Ces fragments passent indistinctement du langage technique à la poésie ; directives et consignes d'action côtoient réflexion sur le sens de l'engagement et rêveries sur les hommes et les paysages du Lubéron. On y trouve aussi un précieux témoignage de la complicité protectrice des habitants de Céreste, ainsi que des exactions qui touchent sans distinction résistants et populations.

## Fonctions de l'écriture, sens de l'événement

En précisant qu'il ne s'agit pas ici de discuter de leur valeur littéraire, deux principales fonctions croisées marquent ces écrits de résistance. Elles donnent sens à tout un ensemble de gestes, de signes et d'attitudes qui participent, aux marges de la Résistance, de « l'existence humble d'une société de non-consentement<sup>19</sup> ». Appuyés sur quelques valeurs, ces romans, nouvelles et poèmes forment d'abord une véritable littérature de présence et de dignité. Outre une fonction légendaire, ces écrits ont également une visée moraliste et éthique. Par ailleurs, leur contenu oblige les historiens à réinterroger la place, le rôle, la perception et l'appréhension par les contemporains du phénomène de la Résistance<sup>20</sup>.

### *Une littérature de présence et de dignité*

On a longtemps souligné, en prenant appui sur le *Silence de la mer*, l'écart considérable entre le temps de l'écriture, témoin d'un moment précis et d'attitudes préconisées et décrites à

<sup>18</sup> Avec Claude Aveline, Agnès Humbert fait partie du groupe du « réseau du musée de l'Homme ». Arrêtée en avril 1941, emprisonnée puis jugée en France en février 1942, elle est déportée dans plusieurs prisons et camps allemands. Agnès HUMBERT, *Notre guerre. Souvenirs de Résistance*, Tallandier, 2004. Introduction de Julien Blanc.

<sup>19</sup> L'expression « société de non-consentement » est avancée par Pierre Laborie. Voir Pierre LABORIE et François ICHER, *Ils ont su dire non. Paroles de résistants*, Éditions de la Martinière, 2008. Introduction, p. 5.

<sup>20</sup> Ce constat d'une perception incertaine du phénomène de la Résistance recoupe l'analyse proposée par Pierre Laborie dans ce colloque à propos de « L'idée de Résistance et les mots des journaux intimes ».

ce moment précis, et le temps de la publication. Écrit en 1941, le *Silence de la mer* parle d'une attitude de dignité qui peut paraître *a posteriori* « dépassée » à la fin de 1942, au moment de la publication du roman. Après-guerre, celui-ci a même été dénoncé comme « attentiste » par le parti communiste français. En réalité, cette impression de décalage semble rétrospective et frise même l'anachronisme ; replacé dans la seule durée de l'Occupation, ce silence digne n'est pas tant « décalé » que cela pour les contemporains, y compris chez les résistants. Le sens de ce silence n'est pas le même que celui que l'on a pu lui prêter à la Libération et dans l'immédiat après-guerre. Ce type d'attitude — faire face — reste en effet très présent et très signifiant dans la presse clandestine non communiste jusqu'à la fin de 1942 et le début de 1943<sup>21</sup>. Ces conduites du temps de l'Occupation dominent largement le corpus choisi ici, quelle qu'en soit la date de publication. À divers degrés, on les retrouve dans les écrits de Claude Aveline, Jean Guéhenno, Édith Thomas, Pierre Emmanuel et René Char. Autant de textes qui, un peu à l'image des *Conseils à l'occupé* de Jean Texcier, constituent des sortes de manuels de dignité face à l'occupant.

Le « temps mort » de Claude Aveline est d'abord celui de la prison, un temps de l'attente, de l'ennui, de l'angoisse et de l'avenir incertain. Aveline peint dans sa nouvelle des portraits de femmes emprisonnées, toutes reliées par le fil ténu de ce qui, du point de vue historique, relève d'une action de résistance. Le mot « résistance » est absent du texte, mais on devine que le sort personnel de ces êtres de conscience est lié à une Résistance en arrière-plan, lointaine et invisible, et qui pourtant infléchit le cours de leur vie. Toutes ces personnes ont été arrêtées pour des gestes de solidarité. Une jeune fille, pour avoir « travaillé pour eux<sup>22</sup> », des parents à la place de leur fils :

« Soixante-douze ans et demi. Son mari, soixante-quinze, était dans la maison, lui aussi, elle ne l'avait plus revu depuis le premier interrogatoire. On les avait arrêtés à la place de leurs deux fils, qui s'étaient enfuis. “Une vraie chance, répétait-elle en pleurant, une vraie chance<sup>23</sup>.” »

Ou cette coiffeuse, Marthe, jetée en prison pour avoir caché un enfant juif, geste qui appartient à ce que les historiens qualifient de résistance de sauvetage<sup>24</sup> :

« Marthe dirigeait un salon de coiffure. On avait trouvé chez elle un enfant juif, un petit de six ans, un beau mignon tout frisé aux yeux bleus. Le père s'était jeté par la fenêtre quand on était venu l'arrêter. La mère s'était précipitée chez Marthe avec le petit en lui disant : “Jurez-moi que vous le garderez jusqu'à la fin !” Marthe avait juré<sup>25</sup>. »

---

<sup>21</sup> Je me permets de renvoyer à ma thèse de doctorat, *Une histoire des mouvements unis de Résistance (de 1941 à l'après-guerre). Essai sur l'expérience de la Résistance et l'identité résistante*, Université de Franche-Comté, 2008, p. 251-268. Publiée sous le titre : *L'identité de la Résistance. Être résistant de l'Occupation à l'après-guerre*, Payot, 2010, p. 42-67.

<sup>22</sup> Claude AVELINE, *Le temps mort*, Éditions de Minuit, 1944, p. 70.

<sup>23</sup> *Ibidem*, p. 10-11.

<sup>24</sup> Voir Claire ANDRIEU, Sarah GENSBURGER et Jacques SEMELIN (dir.), *La Résistance aux génocides. De la pluralité des actes de sauvetage*, Presses de Sciences Po, 2008.

<sup>25</sup> *Le temps mort*, *op. cit.*, p. 40.

Derrière ces personnages emblématiques, c'est tout un environnement de complicités, de connivences silencieuses et d'expressions collectives de sympathie que dessine Claude Aveline. Ainsi de cette scène saisie dans un train au cours d'une vérification par les Allemands des papiers de l'une de ses héroïnes : « Les autres voyageurs me considéraient avec une sympathie un peu inquiète<sup>26</sup>. » Dans *Le temps mort*, cette solidarité des gens ordinaires n'est pas explicitement associée à une Résistance finalement absente. En édifiant ainsi de menus gestes quotidiens de non-résignation, l'écrivain leur donne sens et conscience. Il montre qu'ils participent de comportements collectifs de refus, de présence et de dignité. Les courts extraits publiés du journal personnel de Jean Guéhenno, *Dans la prison*, valorisent ces mêmes attitudes.

Dans ces morceaux choisis, le mot « résistance » n'est utilisé qu'une seule fois, pour évoquer le triste anniversaire de l'entrée des Allemands à Paris, le 14 juin 1941 : « Aujourd'hui, les Parisiens aux yeux de verre, par un accord secret, portent tous une cravate noire : Résistance à l'oppression<sup>27</sup> ! » Pour Guéhenno, le silence est l'expression dominante de la dignité face à l'occupant allemand : « Tu es là au milieu de nous, comme un objet, dans un cercle de silence et de gel<sup>28</sup>. » On retrouve chez René Char ce silence digne du refus, exprimé plus tragiquement dans les *Feuillets d'Hypnos* :

« Être stoïque, c'est se figer, avec les beaux yeux de Narcisse. Nous avons recensé toute la douleur qu'éventuellement le bourreau pouvait prélever sur chaque pouce de notre corps ; puis le cœur serré, nous sommes allés et avons fait face<sup>29</sup>. »

« L'acquiescement éclaire le visage. Le refus lui donne la beauté<sup>30</sup>. »

« Nous n'appartenons à personne sinon au point d'or de cette lampe inconnue de nous, inaccessible à nous qui tient éveillés le courage et le silence<sup>31</sup>. »

Dans les pages de Guéhenno domine aussi ce que Jean Cassou appelle, à propos de la Résistance, « l'obstination à être<sup>32</sup> », une fidélité à soi et à une certaine idée de la France.

« Le mal était en elle-même ; c'était cette crise de confiance qu'elle traversait, cette peur d'être soi<sup>33</sup>. »

« Il s'agit de peindre les murs de sa prison. Je ne sais pas ce que je peindrai sur les murs de la mienne, mais je suis sûr que s'y retrouveront tous mes vieux songes, toutes les images de ma foi. Ce n'est pas le temps d'en changer, mais bien celui

---

<sup>26</sup> *Ibidem*, p. 13.

<sup>27</sup> Jean GUEHENNO, *Dans la prison*, Éditions de Minuit, 1944, p. 45.

<sup>28</sup> *Ibidem*, p. 56.

<sup>29</sup> René CHAR, *Feuillets d'Hypnos*, Folio-Classique, 2007. Fragment 4.

<sup>30</sup> *Ibidem*, Fragment 81.

<sup>31</sup> *Ibidem*, Fragment 5.

<sup>32</sup> Jean CASSOU, *La mémoire courte*, Éditions de Minuit, 1953.

<sup>33</sup> Jean GUEHENNO, *Dans la prison*, *op. cit.*, p. 28.



d'être dangereusement fidèle<sup>34</sup>. »

Cette volonté de continuité, ce refus de perte de soi, caractérise également les débuts de la Résistance ; elle exprime une présence, un « être-là », une affirmation de permanence identitaire<sup>35</sup> qui marquent la presse clandestine des années 1940-1942<sup>36</sup>. Elle ressemble *mutatis mutandis* à l'effroi éprouvé face au sentiment d'une perte de soi par le narrateur Marcel à Balbec dans une chambre d'hôtel inconnue :

« Ce sont [ces parties de mon moi] qui s'effarent et refusent, en des rébellions où il faut voir un mode secret, partiel, tangible et vrai de la résistance à la mort, de la longue résistance désespérée et quotidienne à la mort fragmentaire et successive<sup>37</sup>. »

Pour Jean Guéhenno, cette fidélité est d'abord celle d'un peuple digne qui « refuse le déshonneur<sup>38</sup> » et dont la complicité silencieuse, l'adhésion secrète soutiennent la lutte plus spectaculaire des résistants. Ainsi de ces jeunes maquisards dont le combat doit exprimer une dignité sourde et muette, une non-résignation discrète mais réelle :

« Pensez [...] que vous êtes la loi même, celle qui n'est pas écrite, celle qui, n'étant pas imprimée, ne connaît pas de fautes d'impression, celle qu'aucun malin, qu'aucun puissant ne peut jamais tirer à soi, celle qui est au-dessus des lois transitoires, au dessus des hasards de l'histoire, celle qu'on n'a pas à interpréter, mais qui s'impose comme une évidence du cœur, celle qu'un peuple ne transgresse pas, lui, même quand ceux qui prétendent parler en son nom la trahissent, celle qu'il ne peut transgresser parce qu'il ne peut renoncer à être, parce qu'il est et que rien ne peut contre son être<sup>39</sup>. »

Dans son *Cahier noir*, François Mauriac développe cette même vision idéale du petit peuple fidèle, dans une célèbre formule largement instrumentalisée par la suite, et parfois isolée de son contexte :

« Là encore, il a fallu toucher le fond de l'abîme pour retrouver l'espérance. Les martyrs rendent témoignage au peuple. Seule la classe ouvrière dans sa masse aura été fidèle à la France profanée<sup>40</sup>. »

De façon plus systématique et plus évidente, les *Contes d'Auxois* d'Édith Thomas

---

<sup>34</sup> *Ibidem*, p. 39.

<sup>35</sup> René CHAR voulait significativement intituler son recueil de poèmes écrits dans la clandestinité : *Seuls demeurent*. Voir *Recherche de la base et du sommet*, *op. cit.*, p. 12.

<sup>36</sup> Voir Cécile VAST, *Une histoire des mouvements unis de Résistance*, *op. cit.*, p. 303.

<sup>37</sup> Marcel PROUST, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, Le livre de poche, 1992, p. 255.

<sup>38</sup> *Ibidem*, p. 16-17.

<sup>39</sup> *Ibidem*, p. 68.

<sup>40</sup> François MAURIAC, *Le Cahier noir*, Éditions de Minuit, 1943, p. 34.

s'attachent à mettre en scène les stratégies quotidiennes des gens ordinaires, de « bons Français », pour maintenir leur dignité. Le courage simple, le stoïcisme silencieux côtoient de véritables actions de résistance :

« Ce qui étonnait toujours le professeur, c'était le bon sens de ces femmes, et leur courage. Peu de plaintes. Une sorte de stoïcisme qui ne se connaissait point<sup>41</sup>. »

« C'était le temps où, dans les journaux allemands écrits en français, on parlait de la collaboration entre la France et l'Allemagne. Mais le peuple ne s'y était pas laissé tromper. Il avait compris tout de suite —beaucoup plus vite et plus sûrement que les bourgeois [...]— que cette collaboration était le nom d'une imposture<sup>42</sup>. »

Écrits en 1943, les *Contes d'Auxois* parlent explicitement de résistance, une résistance qui ressemble beaucoup à celle décrite par Jean Guéhenno, une présence à la conscience vague :

« Et puis, à Paris, on se sentait résister. On résistait. Et le vieil homme, en se rendant à la poissonnerie, contre le vent qui lui sciait en deux le visage [...] n'était pas loin de penser que, lui aussi, il accomplissait un acte de résistance, était un maillon infime, mais nécessaire, dans l'enchaînement rigoureux de l'histoire<sup>43</sup>. »

Les textes d'Édith Thomas frappent par l'absence de hiérarchisation dans les attitudes et les formes d'action. Elle ne différencie pas les gestes de non-résignation, parfois ténus et humbles, du sens du devoir, du refus de subir, du simple sens du défi, d'une action armée. Dans ses nouvelles, les limites entre acte de résistance et complicité bienveillante sont brouillées. Ainsi de la force d'inertie de cet ouvrier de l'industrie :

« Ici aussi je travaille pour eux, c'est entendu, puisque toute l'Europe travaille pour eux. D'ailleurs je travaille le moins possible, juste assez pour ne pas être mis à pied. Et sans compter toutes les pièces qui sont ratées, imperceptiblement. Du bon travail<sup>44</sup>. »

Ou, à propos des réfractaires, de ces gestes de solidarité qui, sous la plume d'Édith Thomas, semblent totalement naturels :

« Il s'en remettait à cette femme qui était sienne, à sa parole sûre qui organisait autour de lui, tranquillement, toute la complicité d'un pays<sup>45</sup>. »

On sait les risques encourus par cette solidarité, notamment lorsqu'ils conditionnent la survie de la Résistance. Le poète René Char en a sublimé toute la dimension tragique :

---

<sup>41</sup> Édith THOMAS, *Les Contes d'Auxois*, Éditions de Minuit, 1943, p. 12.

<sup>42</sup> *Ibidem*, p. 11.

<sup>43</sup> *Ibidem*, p. 9.

<sup>44</sup> *Ibidem*, p. 20.

<sup>45</sup> *Ibidem*, p. 22.

« Tel un perdreau mort, m'est apparu ce pauvre infirme que les Miliciens ont assassiné à Vachères après l'avoir dépouillé des hardes qu'il possédait, l'accusant d'héberger des réfractaires<sup>46</sup>. »

L'appréhension du phénomène de la Résistance par ces quelques nouvelles reste incertaine. Les formes de résistance ne se démarquent pas nettement des conduites de « non-consentement », et les critères construits *a posteriori* par les historiens pour qualifier une action de résistance ne sont visiblement pas ceux des contemporains. Jusqu'aux premiers mois de 1944, à l'exception peut-être de René Char, l'image de la Résistance reste encore éloignée de celle qui va s'imposer à partir de l'été 1944. L'intensité et la densité des dernières semaines de l'Occupation ont en effet considérablement écrasé la perception du temps, renvoyant dans un lointain passé tout ce qui a précédé. Elles ont fini par rendre insignifiants des comportements pourtant porteurs de sens. Il faut tenter de remonter le temps, et faire abstraction de l'image de la Résistance figée à l'été 1944, pour comprendre la charge symbolique et signifiante du silence et de la dignité. Les petits gestes de non-soumission décrits et valorisés dans cette littérature invitent à s'interroger sur une ligne de partage largement bousculée ; ici, le critère discriminant de la dignité n'est pas tant l'action que l'attitude de fidélité, de connivence et de solidarité.

### ***La Résistance comme éthique***

La posture morale de ces personnages porte plus ou moins consciemment une éthique, celle d'une résistance pensée comme un humanisme. Cette littérature se veut aussi rempart aux mensonges, dénonçant le dévoiement des mots et les détournements de sens :

« Il n'était pas nécessaire d'être académicien pour constater que les mots avaient changé de sens et qu'il fallait les prendre au rebours de ce qu'on croyait qu'ils signifiaient<sup>47</sup>. »

Avec d'autres, Édith Thomas ne cesse de rappeler la présence d'une guerre qui s'immisce partout, et que le gouvernement de Vichy s'évertue néanmoins à dissimuler et à faire oublier dans un discours lénifiant :

« Dans ce village éloigné de tout village, perdu presque au milieu des bois et des collines, on pourrait croire qu'on vit dans un monde fermé et qui se suffit à lui-même ; et qu'au fond la guerre ne l'atteint pas, puisqu'elle ne change rien aux saisons. On pourrait le croire. On voudrait surtout nous le faire croire<sup>48</sup>. »

À rebours de la fascination d'un Maurice Blanchot ou d'un Georges Bataille, cette littérature de résistance traduit le refus du consentement à la guerre et à ses logiques<sup>49</sup>. Pour François Mauriac et René Char, elle est l'expression d'un humanisme lucide, d'une résistance

---

<sup>46</sup> René CHAR, *Feuillets d'Hypnos*, *op. cit.*, Fragment 99.

<sup>47</sup> Édith THOMAS, *Contes d'Auxois*, *op. cit.*, p. 18.

<sup>48</sup> *Ibidem*, p. 24.

<sup>49</sup> Voir la communication dans ce colloque de Jean-François LOUETTE, « La folle guerre de Georges Bataille dans *Le Coupable* ».

à la destruction de l'humanité et, à certains égards, d'une « non-culture de guerre<sup>50</sup> ». François Mauriac n'emploie ainsi qu'une seule fois le mot Résistance et l'associe à l'idée de la dignité humaine :

« [...] toute sa dignité [de l'homme] tient dans la Résistance qu'il oppose [à la loi de l'entre-dévoirement] de tout son cœur et de tout son esprit<sup>51</sup>. »

Ce lien étroit entre Résistance, humanisme lucide et responsabilité est plus évident, plus explicite encore dans les poèmes de René Char ; son œuvre mêle en effet intimement, jusque dans la forme, action de résistance et écriture sur la Résistance. Entre 1943 et 1944, il développe dans les *Feuillets d'Hypnos* une pensée élaborée qui traduit une conscience affirmée de la part de singularité de la Résistance :

« Ces notes n'empruntent rien à l'amour de soi, à la nouvelle, à la maxime ou au roman. Un feu d'herbes sèches eût tout aussi bien été leur éditeur. La vue du sang supplicié en a fait une fois perdre le fil, a réduit à néant leur importance. [...] C'est dire combien elles sont affectées par l'événement. [...] Ces notes marquent la résistance d'un humanisme conscient de ses devoirs, discret sur ses vertus, désirant réserver l'inaccessible champ libre à la fantaisie de ses soleils, et décidé à payer le prix pour cela<sup>52</sup>. »

« Fidèles et démesurément vulnérables, nous opposons la conscience de l'événement au gratuit<sup>53</sup>. »

Les poèmes de René Char révèlent une vision de la Résistance qui ne dissocie pas l'action de la responsabilité morale. Elle rejoint celle d'un Albert Camus et, plus largement, la réflexion éthique sur la guerre et les usages de la violence qui caractérise un certain nombre de mouvements de Résistance (Mouvements Unis de Résistance, Témoignage chrétien, Défense de la France, etc). « On déshonore et on brise l'essor d'une révolution par les injustices et les excès. À quoi servirait d'avoir combattu nos ennemis si nous conservions leurs méthodes inhumaines et barbares<sup>54</sup> ? » Ces lignes du journal *La Libre Comté*, organe régional des Mouvements Unis de Résistance, n'ont rien à envier à ce fragment de René Char :

« Nous devons surmonter notre rage et notre dégoût, nous devons les faire partager, afin d'élever et d'élargir notre action comme notre morale<sup>55</sup>. »

L'expérience de la Résistance est également vécue comme une transcendance, une transformation de l'être, une révélation de soi, un progrès :

---

<sup>50</sup> Proposée par Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker à propos de la Première Guerre mondiale, la notion de « culture de guerre » est utilisée pour qualifier le « consentement », la généralisation et l'intériorisation par les sociétés de la violence et de la haine inhérentes à la guerre. L'expérience de la Résistance oblige à reconsidérer la valeur et les limites heuristiques d'une telle notion. Voir Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker, *14-18. Retrouver la guerre*, Paris, Gallimard, 2000, 272 p.

<sup>51</sup> *Le Cahier noir*, op. cit., p. 45.

<sup>52</sup> Introduction aux *Feuillets d'Hypnos*, op cit., p. 7.

<sup>53</sup> *Ibidem*, Fragment 164.

<sup>54</sup> *La Libre Comté*, « Ne ternissons pas notre idéal », mai 1944.

<sup>55</sup> *Feuillets d'Hypnos*, op cit., Fragment 100.

« Archiduc me confie qu'il a découvert sa vérité quand il a épousé la Résistance. Jusque-là il était un acteur de sa vie frondeur et soupçonneux. L'insincérité l'empoisonnait. Une tristesse stérile peu à peu le recouvrait. Aujourd'hui il aime, il se dépense, il est engagé, il va nu, il provoque. J'apprécie beaucoup cet alchimiste<sup>56</sup>. »

## Conclusion. L'écriture en héritage

La conscience d'une singularité et l'angoisse de l'oubli nourrissent très tôt une interrogation sourde sur l'avenir de la Résistance. Elles obligent à questionner sans cesse le sens du sacrifice, avec une acuité que reflètent des pressentiments sur les difficultés de l'héritage. L'incertitude sur le devenir de la Résistance suscite une inquiétude mélancolique et prémonitoire qui transparait dans les *Feuillets d'Hypnos* :

« Je songe à cette armée de fuyards aux appétits de dictature que reverront peut-être au pouvoir, dans cet oublié pays, ceux qui survivront à ce temps d'algèbre damnée. »

« Amer avenir, amer avenir, bal parmi les rosiers<sup>57</sup>... »

À la difficulté de rendre compte d'une expérience singulière, s'ajoutent des interrogations sur sa pérennité, et la crainte de son effacement, de sa dispersion, voire de son dévoiement :

« L'action qui a un sens pour les vivants n'a de valeur que pour les morts, d'achèvement que dans les consciences qui en héritent et la questionnent<sup>58</sup>. »

« Notre héritage n'est précédé d'aucun testament<sup>59</sup>. »

Ces appréhensions sont partagées ; elles se manifestent avec force dans les mois qui suivent la Libération ; elles expriment le désenchantement et le sentiment d'une dépossession, d'une perte d'héritage. Composés dans la clandestinité, les *Feuillets d'Hypnos* sont publiés en 1946 et accompagnent d'autres écrits inspirés par l'expérience de la Résistance, *Seuls demeurent* (1945), *Recherche de la base et du sommet* (1955). Cette démarche traduit une volonté de réappropriation de la Résistance par l'écriture. Elle n'est pas isolée. Parmi d'autres, connus et moins connus (Jean Cassou, Claude Aveline, Vercors, Philippe Viannay, Alban Vistel, etc), Henri Michel, le futur historien de la Seconde Guerre mondiale, édite chez Grasset en 1945 un « roman » désabusé, *Quatre années dures*<sup>60</sup>. Plus ou moins calqué sur le modèle de *L'armée des ombres*, le souffle en moins, ce récit raconte, dans une représentation très politique de la Résistance, l'engagement de Mesnard, enseignant dans un lycée de Toulon. C'est un peu l'*alter ego* de Michel, lui-même alors professeur d'histoire dans le secondaire. Pionnier de la Résistance, il participe activement à la création puis au développement d'un mouvement clandestin.

---

<sup>56</sup> *Ibidem*, Fragment 30.

<sup>57</sup> *Ibidem*, Fragments 20 et 21.

<sup>58</sup> *Ibidem*, Fragment 187.

<sup>59</sup> *Ibidem*, Fragment 62.

<sup>60</sup> Henri MICHEL, *Quatre années dures*, Grasset, 1945, 284 pages. Voir Jean-Marie Guillon, « Henri Michel » in *Dictionnaire historique de la Résistance*, op. cit., p. 484.

À travers le parcours de son personnage, Henri Michel livre une chronique assez fidèle des enthousiasmes, des doutes, des difficultés et des souffrances de l'engagement clandestin. La lassitude et un certain désespoir imprègnent les dernières pages de son « roman ». Henri Michel y décrit dans le détail l'arrestation, les tortures et l'exécution d'un militant et ami de Mesnard<sup>61</sup>, puis s'attarde sur les états d'âme et la profonde mélancolie de son héros. Déprimé, ce dernier assiste alors impuissant à l'usurpation de la Résistance par des tard-venus au moment de la Libération :

« La Fontaine avait raison : ce ne sont pas ceux qui tirent les marrons du feu qui les mangent. Les hommes de la résistance sont partis les premiers trop vite et avec trop d'imprudence. Ils se sont brûlés les doigts, ils se sont fatigués. Aujourd'hui, comme aux enchères à l'américaine, celui qui gagne est le dernier qui mise. [...] À coup sûr, au lendemain de la libération, tout le monde se dira résistant de la première heure, et personne ne mentira. [...] Et comme ce sont les survivants qui racontent la bataille, ils auront le beau rôle dans l'histoire et dans la légende. [...] Eh oui ! Voilà le danger de l'action clandestine : elle ne laisse aucune preuve. Il suffira plus tard d'affirmer avec un peu de vraisemblance et de ne manquer ni d'imagination, ni d'audace ; il faut s'attendre même à voir ces voleurs de réputation s'associer entre eux pour accabler mieux ceux qu'ils dépouillent ; comme ils seront les plus nombreux, comme les vrais résistants auront contre eux le tort d'avoir eu trop continuellement raison, le public, fait arbitre, risque de mal juger. D'ailleurs, les résistants eux-mêmes ne sauront pas faire bloc<sup>62</sup> ! »

On comprend mieux, à la lumière de ce passage, les préventions de l'historien Henri Michel pour les témoignages oraux<sup>63</sup>. C'est un résistant complètement désabusé que l'auteur fait mourir à la fin de son ouvrage<sup>64</sup>, comme s'il voulait faire disparaître avec lui une certaine Résistance, comme si cette Résistance ne pouvait finalement pas survivre à la guerre. Par cette mort symbolique, Henri Michel soulève implicitement la question de la finitude et de l'héritage de cette expérience spécifique. Dans son cas, le sentiment de dépossession l'emporte très largement, et ce récit précoce participe d'une volonté de réappropriation. Résistant, historien, Henri Michel n'est connu ni comme romancier, ni comme « écrivain dans la Résistance ». Et pourtant. Le recours au registre romanesque interpelle. Quel sens donner à ce choix ? Sans doute reflète-t-il une imprégnation culturelle qui remonte au XIX<sup>e</sup> siècle, âge d'or du roman. Plus simple dans la construction et plus immédiatement accessible, ce choix du récit romanesque renvoie au fond à la nature de la Résistance. L'écriture, comme nécessité impérieuse, comme « Verbe<sup>65</sup> » et comme parole, appartient en effet à l'identité du

---

<sup>61</sup> Il s'agit en fait de Georges CISSON, responsable des MUR dans le Var et principal rédacteur du journal clandestin *Provence Libre*. Il est fusillé par les Allemands à Signes (Var) le 18 juillet 1944. Voir Jean-Marie GUILLON, *La Résistance dans le Var. Essai d'histoire politique*, thèse de doctorat d'État, Aix-en-Provence, université de Provence, 1989, p. 366.

<sup>62</sup> *ibidem*, p. 256-257.

<sup>63</sup> Voir Laurent DOUZOU, *La Résistance française : une histoire périlleuse*, Seuil (Points-Histoire), 2005, p. 62-72.

<sup>64</sup> « Mort d'un homme », *Quatre années dures*, *op. cit.*, p. 279-284.

<sup>65</sup> Alban VISTEL, *La nuit sans ombre*, Fayard, 1970.

phénomène, elle est constitutive de l'expérience et en modèle très tôt le légendaire<sup>66</sup>. Elle en conserve aussi la trace.

---

<sup>66</sup> Laurent DOUZOU, *La Résistance : une histoire périlleuse*, Seuil (Points-Histoire), 2005 et Laurent DOUZOU (dir.), *Faire l'histoire de la Résistance*, Presses universitaires de Rennes, 2010.